

**ATHLÉTISME SUISSE**



**ATHLE.ch**

# **PAUL MARTIN**

**AU DIXIÈME DE SECONDE**

**8° LOS ANGELES 1932**



**COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX**



# PAUL MARTIN



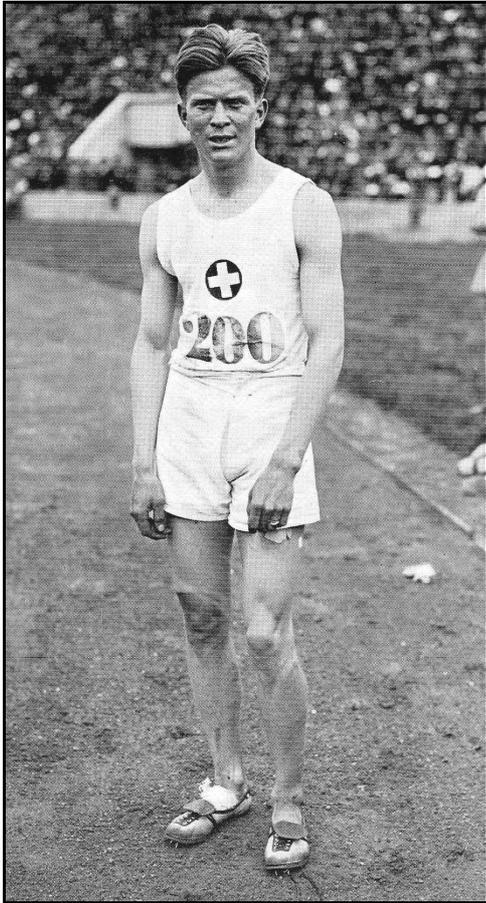
## LES JEUX OLYMPIQUES 1932 À LOS ANGELES LE SUMMUM

Los Angeles, la grande cité du Pacifique, avait été chargée de l'organisation des Jeux de la Xème Olympiade. Les États-Unis s'apprêtaient à présenter au monde leurs stades immenses, leur peuple d'athlètes innombrables et les performances dont on est capable sous leur ciel. Depuis longtemps les sportifs américains s'étaient imposés, je l'ai dit, en se taillant la part du lion aux Jeux olympiques. Les points qu'ils additionnent dans un grand nombre d'épreuves et dans presque toutes les disciplines les classent régulièrement en tête des nations représentées aux Jeux. Les Américains, à mon sens, ne doivent pas cette supériorité seulement à leur nombre ou à l'importance de leur État, mais bien aux qualités de la race magnifique qui s'est implantée dans le Nouveau-Monde, à un esprit et une organisation sportifs particulièrement développés. Seuls les Allemands, en 1936, parvinrent à leur tenir tête.

Ma saison d'hiver à New-York m'avait été extrêmement profitable pour ma préparation aux Jeux olympiques de Los Angeles. J'avais appris à connaître, comme peu d'athlètes européens ont pu le faire, la mentalité américaine, l'état d'esprit des fougueux boys quand ils sont en course et l'entraînement que leur coach leur donne. Et puis j'avais été reçu comme un frère dans tous les clubs et partout ! Quelque temps avant l'ouverture des Jeux, je repartis seul de Suisse pour New-York, où j'avais affaire. Je comptais quelques amis dans le Comité olympique américain; ils m'invitèrent à me rendre en leur compagnie sur la côte du Pacifique, pour assister aux éliminatoires qui devaient avoir lieu au Stade de Palo Alto, Stanford University, pour la formation de l'équipe olympique. Après la traversée des États aux ressources infinies, des champs de blé qui ondulent sous le vent jusqu'à l'horizon, des forêts où le train entre au matin pour n'en sortir que le soir, des lacs qui s'étendent comme des mers intérieures et des fleuves larges comme des golfes, l'arrivée à San Francisco est d'une singulière grandeur. Tout est à la mesure de l'Océan, les plages et les rochers, les campagnes, les arbres et les villes. La manifestation à laquelle on m'avait convié était à la même échelle de géants. Simple compétition nationale, elle dépassait de loin toutes les réunions internationales que l'on peut organiser en Europe, et ailleurs, hormis les Jeux Olympiques qu'elle approchait pourtant par le nombre des athlètes et la qualité de leurs performances.

Des milliers de concurrents représentaient là leurs collègues et leurs clubs, les plus jeunes avaient seize ans et demi et les plus âgés, diplômés des Hautes Écoles, ne dépassaient guère vingt-six ou vingt-sept ans. Je calculai que l'âge moyen de cette splendide jeunesse était de vingt-deux ans environ, l'âge où le corps, parfaitement formé, semble doué de sa détente et de sa vitesse maxima. Les luttes furent superbes, extrêmement serrées et plusieurs records du monde furent battus en cette occasion. La plus grande ambition des participants étant d'être sélectionnés pour les Jeux, ils donnent tout ce qu'ils peuvent. Les courses olympiques sont souvent moins dures pour eux. L'idéal, pour ces athlètes, c'est d'avoir été concurrent olympique et ce sont ces éliminatoires qui peuvent leur fournir cette gloire. Des champions fameux doivent alors parfois s'incliner devant de plus jeunes, des inconnus, alors que leur place dans une équipe olympique serait assurée dans tout autre pays que le leur. C'est ainsi que je vis Wykoff, le fameux sprinter et Wenske, le champion américain des 1500 mètres, éliminés irrémédiablement. Wykoff fut pris tout de même pour courir les relais et il devait faire une course splendide à Los Angeles; il eût pu se classer dans les trois premiers de la finale du 100 mètres, si la chance l'avait favorisé à Stanford ! D'autre part certains coureurs se révélèrent à cette occasion, Garr par exemple, qui fit une si belle course de 400 mètres. Cette manifestation fut comme une grande fête universitaire. Tous les collègues avaient

leurs délégations, acclamant à grands cris les victoires des leurs; la bonne humeur et la gaieté ne cessèrent de régner, ainsi que la cordiale simplicité que les Américains savent mettre dans leurs rapports. Mon ami Dick Templeton, l'entraîneur de Stanford University, qui organisait ces journées, était malheureusement malade. Mais ce célèbre coach continuait à diriger ses athlètes du fond de son lit. Les visites que je lui faisais étaient sans cesse interrompues par l'arrivée de jeunes gens venant lui demander conseil. Il y avait souvent une véritable cour autour de son lit. Merveilleux pouvoir de l'entraîneur américain que l'on aime et en qui l'on croit ! Ses athlètes se confient à lui complètement ; il gouverne leurs vies et ses ordres sont suivis docilement par des jeunes capables de montrer, cependant, en toute occasion qu'ils savent ce qu'ils veulent. La maison de Dick Templeton domine l'université. Elle est toujours proche de celle de M. H.-C. Hoover, alors président



des États-Unis. Quand nous visitons les bâtiments rouges de l'université, on avait soin de nous citer H.C. Hoover au premier rang des anciens étudiants. Il est probable toutefois que le voisin du président, le coach Templeton, jouissait d'une influence et d'une popularité plus grandes encore parmi les étudiants de Stanford ! Quand l'équipe américaine fut constituée après ces journées de sélection préolympique, elle se mit en route pour Los Angeles, accompagnée d'un comité et des délégations officielles. Je pris le train avec eux, admirant en leur compagnie la plantureuse nature californienne. Mon émerveillement ne cessa à aucun moment durant les sept cents kilomètres qui séparent San Francisco de Los Angeles. Vergers couvrant la plaine jusqu'au pied des lointaines collines, forêts de séquoias géants, plages aux sables d'argent, et peu à peu un sol plus brûlé par les rayons du Sud, le sol où courent les pistes des chercheurs d'or. Cette Californie, comblée par les dieux, s'étend des sommets couverts de neiges éternelles aux rives du Pacifique, des denses forêts de conifères aux vergers plantés d'orangers. Son climat réunit toutes les qualités des régions bénies, le soleil qui hâte les teints, la brise sèche qui descend des montagnes, le vent sain et salé qui souffle du large. Dans une contrée aussi favorable, c'est une race vigoureuse qui se forme. Les champions du Pacifique ont coutume de remporter plus d'un titre aux États-Unis. Pourtant qu'était la Californie, il y a moins d'un siècle, avant la découverte de son or et de ses champs de naphte ? Il y a soixante ans, Los Angeles faisait figure de bourgade; mais elle est actuellement la

cinquième ville des États-Unis. Pour loger son million et quart d'habitants, elle a dû construire, au cours des deux dernières décennies surtout, des rues entières, des quartiers, toute une cité et ses faubourgs. Il y a une distance d'environ cinquante kilomètres entre San Pedro, son port, et Hollywood-Beverly Hills, sa banlieue aux riches villas. L'effort de cette jeune agglomération s'est porté avec non moins de fougue vers le développement des sports. Le nombre et l'activité de ses clubs, leur organisation, la beauté de leurs terrains de jeux, de leurs stades et de toutes leurs installations justifiaient pleinement le choix du Comité olympique international, la désignant pour les Jeux de la Xème Olympiade. Le Coliseum, l'immense stade où se déroulèrent les manifestations olympiques, n'avait guère son pareil et c'est un ciel sans nuage, digne de celui de Grèce, qui le drapait d'azur, en cet été 1932. Quelle victoire du soleil et de la lumière furent ces journées olympiques ! Quelle victoire des corps bronzés, des muscles assouplis par la chaleur, des poumons remplis d'air vivifiant ! Le stade blanc s'offrait aux rayons sans aucune protection : à quoi bon des tribunes couvertes quand on est assuré d'avoir le soleil toujours ? Et les beaux jeunes hommes du Pacifique, les splendides jeunes femmes aux corps élancés, cheveux dorés au vent et lèvres entrouvertes, se livraient aux caresses de la lumière, dans toute la plénitude de leur vie intense et de leurs cœurs ardents !

J'avais enfin sous les yeux le village olympique de mes rêves. Des jets d'eau baignaient les pelouses vertes, et leurs mille gouttelettes s'éparpillaient dans la brise comme une poussière d'or. Les maisonnettes des athlètes, toutes petites dans leurs fleurs, se suivaient selon un plan porte-bonheur en fer à cheval. Ce village où chaque équipe possédait son cottage, ses douches, sa

pelouse, ses bassins, son électricité, prolongeait ses ramifications très loin vers la ville. Il avait son hôpital, sa maison de la radio, sa poste, son établissement de bains, ses salons, sa bibliothèque, ses salles de lecture, ses restaurants. Tout y était admirablement compris pour le bien-être physique et moral des athlètes. Et la nature environnante offrait tout l'espace souhaitable, jusqu'à l'immensité bleue du Pacifique, jusqu'aux collines de Santa Monica et de Hollywood, vertes sur la cité blanche, et jusqu'aux monts lointains de la Sierra Madré ciselés dans du vermeil pâle.

De mon bungalow, je partais chaque matin, de bonne heure, pour la piste d'entraînement. L'air était vif et les oiseaux chantaient au soleil levant. Avec mes amis je faisais du footing dans les allées plantées de plates-bandes fleuries et de palmes. Les cottages s'ouvraient l'un après l'autre et nous participions tous à une vie commune. Des hello joyeux se faisaient écho de porte en porte. A Los Angeles, l'adaptation au climat, la concentration et la camaraderie, indispensables aux champions, furent véritablement accomplies. Capitaine de l'équipe suisse, je répondais à tous les visiteurs et à tous les coups de fil qui ne s'adressaient pas directement à l'un ou l'autre d'entre nous. Et je me souviens particulièrement de ces excellents Confédérés, établis depuis de nombreuses années dans quelque ranch perdu ou dans quelque orange-grove, qui désiraient nous voir et nous parler. Il est émouvant de sentir que l'on est, dans ces occasions, un trait d'union entre la patrie et ses émigrés ; que ceux-ci attendent avec anxiété, comme toute la nation au-delà des mers, que l'on remporte des victoires dans l'arène. Notre équipe n'était pas nombreuse à Los Angeles. Dans le chalet paré de nos couleurs, j'avais pour camarades le charmant escrimeur de Graffenried, Miez, champion olympique de gymnastique, Schwab, le célèbre recordman de marche et Riesen, spécialiste du saut en hauteur. Aux défilés d'ouverture et de clôture, nous aurions constitué un des groupes les plus insignifiants du cortège, si le Dr Messerli, le chef de notre délégation, n'avait eu une idée heureuse. Il imagina un immense drapeau, notre croix d'argent sur champ rouge, porté horizontalement. La Suisse était présente dans ce drapeau, et les athlètes l'entouraient



Georges Miez a gagné huit médailles (4-3-1) lors des Jeux Olympiques de 1924 à 1936

comme une garde d'honneur. Quant à moi, je précédais le groupe, vêtu d'un veston rouge et d'un pantalon blanc, et portant notre bannière olympique. Devant les officiels, je saluai en levant la hampe sur l'épaule droite. Du ciel sillonné d'avions, du haut du stade colossal, bondé d'une foule frémissante, on ne pouvait mieux voir, au centre du cortège bigarré, la blanche croix du ralliement des Suisses. Les concours furent ce qu'ils devaient être dans cet éblouissement, dans cet épanouissement des corps de bronze. Une fois de plus, le record plana sur la cendrée, les ailes grandes ouvertes. Des temps que l'on croyait imbattables furent balayés comme par un ouragan. Le fameux record des 800 m. établi par l'Américain Meredith en 1912, aux Jeux de Stockholm, avait été battu deux fois déjà pendant les années précédant Los Angeles; Thomas Hampson le porta en dessous de 1'50". Il fit exactement 1'49"8. Vingt ans plus tôt, tous les sportifs avertis estimaient que Meredith avait atteint l'inaccessible avec 1'51"9 et même Paavo Nurmi considérait ce record comme étant à la limite des possibilités athlétiques !

J'ai dit comment les records s'enlevaient à Paris sans qu'on s'en doutât, comme au vol plané d'un aigle, sans effort apparent. A Los Angeles, on arrachait les centimètres, ou les secondes à la piste cendrée en un grand éclair de joie. C'est dans un tourbillon que l'équipe des États-Unis abaissa à 40 secondes le record du monde du 4 x 100 m. Se représente-t-on vraiment ce que signifient 40 secondes pour un 400 m. ? Pour que quatre coureurs puissent, en se passant le témoin, ne mettre que dix secondes chacun pour faire cent mètres, il faut une qualité physique d'ensemble à quoi ne peut prétendre aucun autre peuple !

La même furia déchaîna les coureurs du 100 m. et du 200 m. où les deux Américains de couleur, Tolan et Metcalfe, triomphèrent, et ceux du quatre fois 400. Là encore, l'équipe des États-Unis prouva la forme éclatante de ses athlètes en établissant le temps record de 3'08"2. Comme il arrive souvent (et c'est bien compréhensible), il y eut quelques incidents au cours des épreuves et des contestations. Dans le 3000 m. steeple, on fit courir aux participants un tour de trop, ce qui coûta la deuxième place à Mac Clusky; mais personne n'entendit cet athlète se plaindre. Une autre erreur se produisit dans le 200 m., où Metcalfe, le favori, aurait dû normalement gagner, comme ailleurs aussi dans le 100 m.; Metcalfe ne protesta pas. Dans le 5000 m. encore il y eut du grabuge à l'arrivée, mais les athlètes qui pouvaient s'estimer vraiment lésés ne protestèrent aucunement. L'esprit olympique soufflait : «Participer, courir sa chance, gagner sans haine, perdre sans honte !».

Il faut admirer ces champions qui gardèrent une telle maîtrise, une telle discipline, sans cependant cesser de comprendre ceux qui se laissent aller à des protestations - c'est si humain ! Mes propres courses ne me donnèrent pas la satisfaction que j'escomptais, moi qui avais fait 1'52" aux 800 m. peu de temps avant les Jeux, lors du meeting de sélection olympique américaine. J'étais en bonne forme et pas surentraîné du tout, mais je me claquai un muscle et fus éliminé. Le Comité olympique américain n'en eut pas moins la charmante idée de me décerner un des diplômes récompensant les finalistes olympiques; ses membres connaissaient bien ma forme pour m'avoir vu en action à Stanford et ils ne voulurent pas me laisser quitter le sol des États-Unis sans un témoignage de leur estime. Je leur en garde une vive reconnaissance, comme je conserve un souvenir rayonnant des manifestations olympiques de Los Angeles.